

Transhumance

J'irai. Demain, ou à peine plus tard.

Déjà mon ventre alpin me torture et me ronge. Ma glace me fuit, mes falaises se fendent, affichant les crevasses que le gel a longtemps colmatées. Partout l'inquiétude et la fièvre de l'air fracturent mes certitudes et l'immortalité de mes sommets. Même mes mots, mes chers mots de montagne, ne sont plus ce qu'ils furent. Mes névés et séracs semblent se dissoudre, mes dranses et mes nants s'écoulent à contre-temps.

J'irai. Par quatre chemins ou plus.

J'emporterai mes pans rocheux dans les gorges et les vallées. Mes moraines céderont, mes réservoirs s'éventreront. Mon tonnerre grondera comme un auroch furieux, laissant les vaches surprises aux alpages perchées. Tout dévalera, noyant pentes, drailles et bisses, drainant ma douleur par-dessus les clochers. Et dans le tocsin fébrile des sonnailles et clarines, je ferai ma désalpe à la barbe des armaillis.

J'irai. À vau-l'eau, voire plus s'il le faut.

J'entrerai dans le lac, toutes vagues dehors. Le lac, le lac profond, j'y déposerai mes offrandes, mes encombres de bois et mes cristaux des cimes. Dans un sublime assaut, telle une marée au galop, les rives seront lavées, balayées à grande eau. Ma mâchoire dantesque et mon front tsunamique emporteront banques et bateaux, perches silencieuses et même des oiseaux. Et tout au bout, enfin, j'enjambrerai la frontière de mes pères, le vieux verrou glaciaire emmenant à la mer.

J'irai. À fond de train, plus vite sans doute.

Dans sa course de haies, mon flot gargantuesque enjambrera les barrages et les ponts où l'on danse. Rejoint par tous ses frères, gonflé de lourds affluents, il torrentuera vers le sud sans l'ombre d'un scrupule. Il avalera les canaux et les routes, les moulins oubliés et les badauds distraits. Et comme un Tartarin agitant sa crinière, il jouera la Tarasque de son dos hérissé.

Nous irons. Ensemble et plus si affinités.

Déjà mon front liquide atteint la banlieue du bonheur. J'entends fifres et galoubets, la joie des farandoles. Tant de force perdue à inonder champs et vignes ; m'en restera-t-il assez pour aller jusqu'au bout ? Je m'apaise, je divague, je bifurque. Je roule encore des rumeurs d'altitude mais ma rage m'a fui et je me fais discret. Des salicornes, des flamants, des mas en signe de croix... sommes-nous arrivés ?

Nous y sommes. Pour toujours, sans plus.

Je me suis jeté nu entre ses bras de mer. Elle m'a dit qu'elle aimait mes senteurs de mélèze et m'a donné sans ciller un long baiser salé. J'ai bredouillé des ressacs, des clapotis sans fierté. Puis nos aigues mêlées sont devenues marines et depuis nous gardons, en bergers bien zélés, la ligne d'horizon et l'azur des ailleurs.